

RTp 368p



BRETONS ET ANGLAIS AUX V^e ET VI^e SIÈCLES

by

FERDINAND LOT

THE SIR JOHN RHÛS
MEMORIAL LECTURE
BRITISH ACADEMY

1930

FROM THE PROCEEDINGS OF THE
BRITISH ACADEMY. VOLUME XVI
LONDON : HUMPHREY MILFORD
AMEN HOUSE, E.C.

Bibliothèque Maison de l'Orient



150504

f.

THE SIR JOHN RHÛS MEMORIAL LECTURE
BRETONS ET ANGLAIS AUX V^e ET VI^e
SIÈCLES

BY FERDINAND LOT

Read February 18, 1931

S'IL est un événement dont les conséquences ont été capitales pour l'histoire du monde, c'est bien la prise de possession de l'île de Bretagne par les Anglo-Saxons aux V^e et VI^e siècles.

Installés dans une île fertile, les Anglais ont pu en faire une forteresse où ils ont développé une vie politique et économique originale. Tous les Barbares qui ont envahi l'Empire romain y cherchaient une retraite, le repos; mais, pressés par d'autres Barbares, ils devaient leur céder la place ou périr. Seuls, ou presque seuls, les Anglais ont atteint le succès dans cette poursuite effrénée d'un asile sûr qui est le secret de l'agitation incoercible des peuples germaniques du III^e au V^e siècle.

Il est vrai que l'asile n'a pas été inexpugnable. A deux reprises, la Grande-Bretagne anglicisée a été envahie et conquise, par les Danois, puis par les Normands. Mais les envahisseurs ont fini par être absorbés, résorbés. Et qu'est-ce que deux invasions en quinze siècles, au prix des convulsions qui ont secoué l'Europe continentale pendant le même espace de temps! Au reste, la dernière invasion remonte presque à neuf siècles, et depuis lors l'Angleterre n'a plus vu l'étranger sur son sol. Après la fin de la Guerre de Cent Ans surtout, quand elle s'est repliée sur elle-même pour être plus anglaise, elle a pu vivre en s'isolant, ne se mêlant aux affaires de l'Europe continentale que lorsqu'il lui plaisait de le faire.

Puis, à partir de la fin du XVI^e siècle, elle lance les expéditions sur tous les points du monde. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, elle 'enfante des nations', pour reprendre l'expression d'un historien anglais. Son influence s'accuse

dans tous les domaines. Sa langue tend à devenir la langue universelle.

Ces résultats prodigieux, les Anglais ne les auraient pas obtenus, cela va de soi, s'ils étaient restés confinés dans le Holstein et la péninsule du Jutland. Leurs petites tribus se seraient usées à batailler contre leurs voisins germaniques et scandinaves. Peut-être auraient-elles été broyées par eux, comme ce fut la destinée de tant de peuples germaniques.

Pour être grands, pour trouver un habitat à leur taille, il leur fallait se créer une nouvelle patrie, se déraciner.

Cette conquête de la Grande-Bretagne par les Saxons, les Anglais et les Jutes, qui devait, à longue échéance il est vrai, avoir des conséquences 'mondiales', nous aimerions à en savoir le détail, à la suivre pas à pas.

Or, dans la période des 'Grandes invasions', la 'Völkerwanderung', nul épisode n'est plus mal connu que celui qui amena la substitution d'un peuple nouveau aux Britto-Romains dans la majeure partie de l'île de Bretagne.

Cette assertion aurait surpris nos prédécesseurs. Ils croyaient posséder des renseignements, sinon très abondants, du moins certains, touchant la conquête de la Bretagne. Sans doute on s'est rendu compte dès le XVIII^e siècle, pour le moins, que dans l'histoire de Hengist, de Horsa, de leurs rapports avec le Breton Vortigern, il y avait des éléments romanesques, légendaires, mais, au moins, on croyait posséder des points de repère assurés, une chronologie satisfaisante. La *Chronique Anglo-Saxonne* ne donnait-elle pas les noms des chefs qui avaient fondé les divers États saxons, jutes, angles? Elle énumérait leurs batailles victorieuses et elle les datait.

Encore aujourd'hui l'enfant qui veut apprendre les origines de l'histoire d'Angleterre sait que Hengist et Horsa, appelés par Vortigern en 449, ont fondé le royaume de Kent. Puis, en 477, arrive Ælle et ses trois fils, qui continuent la lutte contre les indigènes. En 495 apparaissent Cerdic et Aynric. En 501 Port fonde la ville dite, d'après lui, Portsmouth. En 514, les West-Saxons Stuf et Wihtgar

débarquent et, à leur tour, mettent les Bretons en fuite. En 544, Wihtgar trouve la mort. En 547 apparaît Ida, fondateur du royaume de Northumbrie. Et le récit se poursuit jusqu'à la conversion des Anglo-Saxons au christianisme.¹

Mais, il y a bientôt un siècle, Lappenberg, dans sa *Geschichte Englands*, parue en 1833, tout en fondant son récit sur la Chronique Saxonne, commençait à éprouver des inquiétudes. De même, en 1848, J. M. Kemble dans son livre *The Saxons in England*, Ernest Grubitz, en 1868, dans ses *Untersuchungen über die angelsächsichen Annalen bis zum Jahre 893*. Ces critiques ont été reprises par Mr. H. Munro Chadwick dans son ouvrage *The Origin of the English Nation* (1897). Il a fait observer que les événements sont rapportés de 4 en 4 ou de 8 en 8 ans: 457, 465, 473, 477, 485, 491, 495; 519, 527; 530, 536, 538; 540, 544; 552, 556, 560; 584, 588; 593, 597; 601, 607, 611. Cela sent l'artifice.

Les noms des chefs sont des inventions certaines: Port est le Pirée pris pour un homme (Portsmouth); Wihtgar résulte d'une mauvaise coupure de Wittgarasbury (tombe de W.). Le prétendu fondateur du Wessex Cerdic porte un nom celtique.²

La Chronique Saxonne a été composée à la fin du IX^e siècle (893).³ Par suite, les renseignements qu'elle nous fournit sur le passé ne peuvent être que la copie de textes antérieurs, d'annales. Mais les annales sont toujours écrites dans une église ou dans un monastère. Comment aurait-il pu exister des Annales saxonnes aux V^e et VI^e siècles, alors que les Anglo-Saxons étaient païens et n'usaient pas de l'écriture!

L'existence de textes de cette nature est inconcevable aux

¹ La *Chronique Saxonne* a été publiée à plusieurs reprises. La meilleure édition est celle de Ch. Plummer, 1892. On doit à Gomme une traduction anglaise (1909).

² Cf. H. Howorth, 'The beginnings of Wessex' dans *English Historical Review*, vol. xiii, 1898.

³ Voir la préface de Plummer à son édition.

V^e et VI^e siècles. Au reste, la meilleure preuve que ces annales n'ont pas existé, c'est que Bède le Vénérable, qui composa, 150 années avant la *Chronique Saxonne*, son *Historia Anglorum*¹ ne sait rien de pareil. Il ne donne que deux dates: 449, pour l'appel de Hengist et Horsa par Vortigern (et cette date est à coup sûr erronée), 545 pour la fondation du royaume de Northumbrie par Ida, et l'on ne peut savoir d'où il l'a tirée et si elle repose sur quoi que ce soit de réel.²

Quant à croire que des traditions populaires pourront conserver à travers les siècles le souvenir précis, soigneusement daté, d'une suite compliquée d'événements, c'est une supposition qui ne mérite pas qu'on s'y arrête.³ Le peuple ne se rappelle rien. Les plus grands événements glissent sur lui sans laisser aucune trace.

Ainsi, pour les deux premiers siècles de l'histoire d'Angleterre, la *Chronique Saxonne* est une fabrication certaine, exécutée sous le règne d'Alfred le Grand.

A défaut de source anglaise, ne pourrions-nous avoir recours aux sources indigènes? Nous possédons une *Historia Brittonum* à laquelle des manuscrits donnent pour auteur un certain Nennius.

Malheureusement il suffit de jeter les yeux sur cette compilation pour être tout de suite rebuté par sa confusion, par l'ignorance et la stupidité de son auteur. Au reste, il a vécu à une époque tardive. On a voulu même (La Borderie) le placer au XI^e siècle seulement.

Cependant, en 1893, un savant celtiste allemand, H. Zimmer, publiait un livre appelé à un grand retentisse-

¹ Édition Plummer, 2 vols., 1896.

² G. H. Wheeler croit à l'existence d'annales rédigées dans le Wessex, utilisées par L'Anglo-Saxon chronicle et ignorées de Bède (*English Historical Review*, Oct. 1926, pp. 497-503). Même si l'on acceptait cette hypothèse, il est certain que ces annales ne pourraient rien savoir d'antérieur à la fin du VI^e siècle, au plus tôt.

³ On ne s'explique pas que Ch. Oman, dans son *England before the Norman Conquest* (1910), puisse écrire: 'It is clear that this ninth century evidently composed from the ancestral memories of the invaders' (p. 207).

ment dans le monde, un monde comprenant une demi-douzaine de personnes en Europe. Le titre, *Nennius Vindicatus*, indiquait à lui seul que ce savant prenait la défense du pauvre écrivain breton si méprisé. Il plaçait la composition de la compilation de Nennius dans le South-Wales en 796. Nennius, dans certains chapitres, se bornait à reproduire une œuvre antérieure exécutée dans la Grande-Bretagne, chez les Bretons du Nord (Cumberland ou Strathclyde) voisins de Northumberland, au VII^e siècle. Un autre celtiste allemand, M. Thurneysen, précisa la date: 679.¹

L'*Historia Brittonum* représenterait donc une œuvre antérieure de deux siècles à la Chronique Saxonne, antérieure même d'un demi-siècle à l'*Historia Anglorum* de Bède. Quelque défectueuse que soit cette compilation, son antiquité relative la rendrait tout de même précieuse. Or on y trouve l'histoire de Hengist, Horsa, Vortigern tout au long. Sans doute cette histoire est remplie de détails légendaires, fantastiques. Mais l'accord fondamental avec Bède permettrait de croire que, à la base, il y a une tradition bretonne, déformée par la suite, mais historique, sur la cause de l'arrivée des Saxons dans l'île. Ils auraient bien été appelés par un chef breton, Vortigern, peut-être comme mercenaires ou auxiliaires, pour aider les indigènes à se défendre contre les attaques des Pictes du Nord, et aussi les descentes des Scots venant d'Irlande.

Notre satisfaction ne dura pas longtemps. Dans les additions à son livre, Mr. Chadwick montra (p. 345) la fragilité du raisonnement de Thurneysen pour la date de 679. L'*Historia Brittonum*, s'étant inspirée de généalogies northumbriennes, composées en 796, ne saurait être antérieure à cette date. Quant à Nennius, qui l'a copiée et interpolée, sa compilation peut se placer vers 820 ou 826.

¹ *Zeitschrift für deutsche Philologie*, vol. xxviii, 1895, pp. 80-113. Voir encore dans *Zeitschrift für celtische Philologie*, vol. i, p. 166; et dans *Englische Studien*, vol. xxii, p. 174.

En même temps une objection non moins grave résultait d'une comparaison faite en Amérique par Mr. Newell,¹ entre le texte de l'*Historia Brittonum* et celui de l'*Historia Anglorum*. H. Zimmer avait déclaré les deux textes indépendants l'un de l'autre. Newell démontra que de nombreux passages de l'*Historia Brittonum* sont inspirés de Bède. Il en résulte que, non seulement l'*Historia Brittonum* est postérieure à 731, date de l'*Historia Anglorum*, mais que le récit de l'*Historia Brittonum* sur l'arrivée des Saxons ne représente pas nécessairement une tradition bretonne indépendante des légendes saxonnes. Je me suis efforcé, en 1913, de montrer que l'*Historia Brittonum* n'a pas d'autre source que Bède et que son récit de l'invasion est une simple fabrication (*Mélanges d'histoire offerts à M. Ch. Bémont*).

Nous voilà ramenés à l'*Historia Anglorum* de Bède le Vénérable, composée trois siècles après l'invasion de la Grande-Bretagne par ses concitoyens. On a dit qu'il n'a pas sous les yeux d'annales saxonnes, et pour cause. Ce qu'il rapporte sur Hengist et Horsa, il le tient de traditions saxonnes de valeur douteuse. Il est fort peu probable que le royaume de Kent ait été fondé par Hengist. Celui-ci est un héros épique saxon ou jute. Il était l'objet de chants populaires alors que les Saxons étaient encore sur le continent. Ils racontaient les luttes du héros contre les Frisons, qui voulaient s'étendre jusqu'au Jutland, et la mort de son frère Hrafn sous leurs coups (*Bataille de Finsbury, Beowulf*). La renommée de ce personnage a passé le détroit et, plus tard, on en a fait le premier roi de Kent. Quant à son prétendu frère, Horsa, il doit son existence à une préoccupation étymologique: expliquer le nom de *Horsted*, dans le Kent, et rapprocher ce nom de celui de *Hengist*.² Le vrai fondateur du Kent semble avoir été Oisc, car les rois de ce pays sont dits *Oiscingas* et non *Hengestingas*.

Ainsi l'histoire de l'Angleterre saxonne s'ouvre par le

¹ *Modern Language Notes*, vol. xx, 1905.

² Cf. C. Trice Martin dans Leslie Stephen, *Dictionary of E. B.*, vol. xxv, p. 411.

nom d'un personnage épique, peut-être mythique, Hengist, qui n'a rien à faire avec elle.

En dehors de traditions légendaires sur la fondation du royaume de Kent, Bède a eu pour source un traité auquel les éditeurs ont donné pour titre, et à bon droit, *De excidio et conquestu Britanniae*. L'auteur, Gildas, l'a composé vers le milieu du VI^e siècle, et c'est un Breton de race.¹ Cette double circonstance permet d'espérer que cet opuscule renferme des renseignements abondants et sûrs. Gildas a joui d'une grande faveur au Moyen Âge, surtout chez les écrivains d'Angleterre. Non seulement Bède ne dédaigne pas de le consulter, mais Alcuin, dans une lettre écrite en 793 à Athelhard, archevêque de Canterbury, l'appelle 'le plus sage des Bretons'. Mêmes louanges au XI^e siècle de la part de Wulfstan, archevêque d'York, au XII^e siècle de la part de William of Malmesbury, de William of Newbury, de Raoul de *Diceto*, &c.

Mais il n'est pas douteux que l'approbation, l'admiration de ces clercs s'adresse surtout à la 2^{ème} partie du *De excidio*, partie où Gildas éclate en invectives passionnées contre les vices de ses contemporains et entasse une masse de citations édifiantes tirées de l'Écriture Sainte.

Si l'on met de côté les passages où Gildas pleure les malheurs des temps présents et invective les grands, il reste fort peu de choses. Une première partie, sorte d'introduction, a la prétention de donner un sommaire de l'histoire de la Bretagne à l'époque romaine et de retracer un tableau de l'arrivée des Saxons en l'île.

Les pages consacrées à la Bretagne romaine témoignent d'une ignorance et d'une stupidité prodigieuses. Le malheureux Gildas ne connaissait ni César, ni Tacite, ni personne. Sur l'introduction du christianisme, il est très

¹ Nous ne nous arrêterons pas au paradoxe soutenu par Mr. A. Anscombe qui veut que le *De excidio* soit l'œuvre d'un Gallois du Nord anonyme qui l'aurait composé entre 640 et 681 (dans *Academy*, vol. xlviii, 1895, pp. 206, 251, 273, 318, 364, 411). Il a été suffisamment réfuté par W. H. Stevenson (*ibid.*, p. 340 et 522).

mal informé. S'il connaît assez bien l'empereur Maxime, c'est qu'il a lu Orose et la *Vie de Saint Martin* par Sulpice Sévère. Au reste, il est faux que la Bretagne ait été laissée sans armée par suite du passage de Maxime en Gaule en 383: elle conserva des garnisons encore vingt ans après, pour le moins. Mais, au pire moment de l'histoire de l'Empire romain, en 407, alors que la Gaule est la proie des Vandales, des Suèves, des Alains, au moment où l'Italie est menacée par les Visigoths, l'armée de Bretagne se soulève et, en quelques mois, fait trois empereurs. Le dernier seul, Constantin III, réussit à se maintenir. Seulement, son succès même est funeste à la Bretagne: il passe en Gaule, où il périt en 411, après avoir emmené la majeure partie des forces qui défendaient l'île.

Le résultat, c'est que, dès 408, 'les Breagnes sont dévastées par une incursion des Saxons', comme nous apprend une chronique du sud de la Gaule. Puis c'est le silence pour vingt et un ans. La *Vie de Saint Germain d'Auxerre*, rédigée dans la seconde moitié du V^e siècle, nous rapporte que ce saint évêque ayant été envoyé dans l'île pour combattre l'hérésie pélagienne, remporta une victoire miraculeuse sur les Pictes et les Saxons au lendemain d'un concile tenu à *Verulam*. Nous savons la date du voyage de Germain, c'est l'année 429, et *Verulam* est représentée par Saint Albans.

Puis de nouveau un lourd silence que rompt la chronique gauloise dont on a parlé tout à l'heure. Sous une année correspondant à 441 ou 442 de notre ère, on lit cette ligne fulgurante: 'Les Breagnes, affligées jusqu'à présent par toutes sortes de calamités et de désastres, tombent au pouvoir des Saxons' (*Britanniae usque ad hoc tempus variis cladibus eventibusque latae (late vexatae) in ditionem Saxonum rediguntur*).¹

Comment s'est opérée cette conquête? Nous ne le savons pas et ne le saurons jamais. On voit seulement qu'elle a été rapide, puisque en 429 les Saxons sont encore con-

¹ Éd. Mommsen dans *Monumenta Germaniae, Auctores antiquissimi*, t. ix, p. 660.

tenus près de Londres, et que, 12 ou 13 ans plus tard, ils se sont rendus maîtres 'des Breagnes'. La date de 449 pour l'arrivée de Hengist, donnée par Bède, les étapes, plutôt lentes, de la conquête de l'île, placées par la Chronique Saxonne dans la deuxième moitié du V^e siècle et le commencement du VI^e—chimères! Dès 441 ou 442 tout est accompli.

Cependant il est resté un coin de Bretagne réfractaire à l'invasion où les Germains n'ont pu s'installer, du moins aux V^e et VI^e siècles. Aujourd'hui même un petit pays de 19,000 kilomètres carrés, le Wales, n'est pas encore fondu tout à fait avec l'Angleterre et conserve, au moins partiellement, sa langue celtique. Mais si nous nous plaçons au milieu du VI^e siècle, au temps où écrit Gildas, la portion bretonne de l'île est beaucoup plus considérable que de nos jours. Le livre de Gildas, autrement décevant, renferme sur ce point quelques chapitres où, malgré un odieux bavardage, on peut recueillir quelques renseignements précieux.

Gildas commence d'abord par nous apprendre que, au moment où il écrit, la guerre a cessé entre les Bretons et les Saxons et depuis longtemps, depuis que les Saxons ont éprouvé une lourde défaite en une localité dite Mont-Badon, et il y a de cela 43 ans et un mois; Gildas le sait parce que la date de sa naissance coïncide avec cet événement.¹

¹ *De excidio*, c. 26. 'Ex eo tempore nunc cives, nunc hostes vincebant... usque ad annum obsessionis Badonici montis, novissimaeque ferme de furciferis non minimae stragis, quique quadragesimus quartus, ut novi, orditur annus mense jam uno emenso, qui et meae nativitatis est' (p. 60). Que cette phrase soit incorrecte c'est évident. Mais le sens en est clair. Déjà au XVII^e siècle, Usserius avait fait observer que si Gildas, qui ne donne ni date ni chiffre, fait ici exception, c'est parce qu'on lui a dit que sa naissance coïncidait avec la Bataille du Mont-Badon. Vainement Mr. G. H. Wheeler a-t-il contesté cette interprétation (dans *English Hist. Rev.*, vol. xli, 1926, p. 497-503), sous prétexte que Gildas ne peut dire (c. 28) que cette victoire à eu lieu 'temporibus nostris'. Un événement vieux de 43 ans ne pourrait être considéré comme contemporain! Mr. W. ignore que les programmes d'examen en France ont commencé l'histoire 'contemporaine' à 1815.

On a cent fois cherché à localiser Mont-Badon. Des hypothèses ingénieuses ont été proposées: aucune n'entraîne la conviction.¹ Par contre on peut savoir à peu près quand eut lieu cette bataille, qui arrêta un demi-siècle les progrès des Saxons. Gildas parle du roi de North-Wales, Maelgwn, comme d'un personnage vivant. Les *Annales Cambriae* nous apprennent qu'il est mort de la peste en 547. Gildas a donc composé son traité au plus tard en cette année, et la bataille du Mont-Badon, étant antérieure de 43 ans, se place au plus bas en 503.

En outre les Annales irlandaises nous font savoir que Gildas est mort en 569 ou 570. Sa date de naissance remonte difficilement à une date antérieure à 490. La bataille en question ne saurait guère remonter plus haut. Elle se place donc entre 490 et 503.

Non moins précieux sont les § 25-64 où Gildas s'en prend aux rois bretons, ses contemporains, qu'il nous représente comme une ménagerie de bêtes féroces. Ses invectives sont exprimées dans une langue d'une complication inouïe. Mr. Hugh Williams en a heureusement donné une traduction anglaise, il y a trente ans, pour la Société des *Cymrodorions*.

Grâce à Gildas nous connaissons les noms et les actions peu édifiantes de cinq petits princes bretons, qui ont vécu dans la première moitié du VI^e siècle: Constantin, roi de *Domnonée* (Devon, Cornwall, Dorset, Somerset), Vortipor, roi de Dyved (dans le South-Wales), Maelgwn, roi de Gwynedd ou North-Wales, enfin Aurelius Cuninus et Cwnglas, dont les États ne sont pas spécifiés, peut-être le Middle Wales (Powys). Ils descendent du dernier romain de Bretagne, Ambrosius Aurelianus, qui, lors de l'invasion saxonne, avait sauvé les Bretons de l'extermination.

Sans ces courts chapitres nous ne saurions absolument rien. Aucune lueur ne viendrait éclairer les ténèbres qui

¹ Celle de Mr. Anscombe qui corrige *Mons Badonicus* en *Mons Hagonicus* (dans *Zeitschrift für celtische Philologie*, vol. v, 1905, p. 103), est une fantaisie. Voy. Ed. Faral, *La légende Arthurienne*, t. i, 1929, p. 144.

couvrent l'histoire des Bretons dans la seconde moitié du V^e et la première du VI^e siècle.

Somme toute, que reste-t-il debout après notre enquête?

Remarquons tout d'abord que l'installation des Saxons, Jutes et Angles dans l'île de Bretagne ne représente nullement un épisode fortuit de l'histoire de l'Europe occidentale. Dès le IV^e siècle les pirates germaniques écument la mer du Nord et la Manche. Dès l'année 367 l'île de Bretagne romaine manque de tomber au pouvoir des Saxons à l'Est, des Pictes au Nord, des Scots d'Irlande à l'Ouest. Les envahisseurs sont expulsés. Mais les attaques recommencent. Pour une raison inconnue, excès de population, pression des Danois, des Frisons, peut-être même déjà des Slaves, les Jutes, Angles, Saxons sont décidés, non seulement à pirater, mais à se chercher des établissements nouveaux à tout prix. Au V^e siècle on les voit s'installer en Gaule autour de Boulogne, où trente villages portent encore aujourd'hui des noms saxons, en outre entre la Basse-Seine et le Cotentin où il existe encore au IX^e siècle un canton de 'Saxe' (*Otlinga-Saxonia*), et où des noms de lieux sont anglais.¹ On les voit même à l'embouchure de la Loire. Mais en Gaule la domination romaine s'étant poursuivie plus tard qu'en Bretagne, leurs établissements demeurèrent clairsemés et ce qui en subsista dut reconnaître l'autorité des Romains, puis des Francs. Après Aegidius (mort en 464) le comte Paul et le Franc Childéric reprirent Angers aux pirates. Si la force romaine avait fléchi aussi vite dans la Gaule septentrionale que dans l'île, c'est peut-être sur les côtes gauloises de la Manche que se serait constituée l'Angleterre. Je ne dis pas cela pour vous exciter à revendiquer pour votre pays les côtes de France!

Le départ volontaire des dernières troupes romaines en 407, laissant la Bretagne sans défense, c'est de ce côté que se porta l'effet des Saxons. On peut affirmer que, dès 441-2, ils furent maîtres de l'île. Ce dont il faut s'étonner c'est que les Bretons aient pu tenir si longtemps. La résistance a dû

¹ Aug. Longnon, *Les Noms de lieux de la France* (1922), p. 178-95.

être organisée par les descendants de ces empereurs éphémères de l'année 407. Et l'on peut considérer Ambrosius, d'une famille revêtu de la pourpre, comme personnage historique.

Issus d'un chef 'romain', les petits princes bretons ont sans doute conservé quelque teinture des lettres latines. Gildas nous apprend (chap. 36) que Maelgwn, roi de Gwynedd, le plus puissant de ces rois, avait eu pour précepteur le maître le plus distingué de la Bretagne (il ne le nomme pas), et que, un instant, il était entré en religion.

Mais l'empreinte romaine avait été superficielle en Bretagne. La masse de la population n'avait pas été latinisée. Au cours des V^e-VI^e siècles, les hautes classes elles-mêmes oublièrent le latin pour l'idiome celtique. Il est significatif que sur cinq rois nommés par Gildas deux (Maglocunus et Vortiporius) portent des noms indigènes et qu'un troisième, Aurelius, ait un deuxième nom, qui est breton: Conan. En perdant l'usage du latin, les hautes classes versèrent cependant dans l'idiome breton plusieurs centaines de termes usuels (600 à 700), comme l'a montré M. Joseph Loth (*Les mots latins dans les langues brittoniques*, 1892). Le même phénomène se reproduira en Angleterre au XIV^e siècle: quand l'aristocratie abandonnera l'usage du français, elle jettera dans l'anglo-saxon une masse de mots français.

Seuls quelques clercs, tel notre Gildas, continuèrent à se considérer comme romains. Mais la masse des *cives*, des *cymbri*, prit conscience de sa nouvelle nationalité, ou plutôt de sa nationalité ressuscitée.

Si nous nous tournons vers les nouveaux venus, Saxons, Jutes, Angles, l'histoire est impuissante à nous dire ce qu'ils ont fait entre le milieu du V^e siècle (441-2) et l'arrivée, en 596, des missionnaires chrétiens venus de Rome. Les textes gardent un silence absolu.

Mais peut-être l'archéologie, à défaut de textes écrits, pourra-t-elle répondre à quelques-unes de nos questions. Je n'ignore pas les dangers qu'elle recèle. Des tombeaux

fouillés s'élèvent parfois des vapeurs malignes qui troublent l'esprit des chercheurs. Néanmoins ces fouilles portent des témoignages précieux, si on demande à l'archéologie tout ce qu'elle peut donner, rien de plus.

N'est-il pas, par exemple, instructif, réconfortant, de voir l'étude des objets d'ornementation et de poterie trouvés dans les tombes de l'Angleterre confirmer l'assertion de Bède que les bandes germaniques qui ont opéré la conquête de l'île appartenaient à trois peuplades différentes, Saxons, Jutes, Angles. Les fouilles révèlent également que, par leur civilisation, les Jutes de Kent, du Hampshire, de l'île de Wight, étaient sensiblement différents des Saxons et des Angles qui, au contraire, sont très proches les uns des autres.¹

Mais je n'ai ni le temps ni la compétence nécessaire pour vous entretenir de ces difficiles problèmes. Je me permettrai de vous renvoyer seulement au petit livre suggestif de Mr. E. Thurlow Leeds, *The Archaeology of the Anglo-Saxon Settlements* (Oxford, 1913), et aussi au travail récent qu'un Suédois, M. Nils Aberg, a publié en 1926 à Upsala, en anglais: *The Anglo-Saxons in England during the early Centuries after the Invasion*. Vous y trouverez une mise au point utile des travaux sur le sujet des archéologues de Grande-Bretagne et du continent.

C'est la répartition de ceux des cimetières saxons qu'on peut estimer antérieurs à la conversion de l'Angleterre au christianisme qui nous permettra de déterminer les positions respectives des envahisseurs et des indigènes au milieu du VI^e siècle, au moment où Gildas prend la parole.

La conquête est arrêtée depuis un demi-siècle environ. Entre Bretons et Saxons règne la paix. Malheureusement Gildas ne nous parle que des princes bretons du Sud-Ouest de l'île (Domnonée et Wales). Il ne paraît pas se douter qu'il existe d'autres petits États, plus au Nord. Un autre *Cymru*, un autre Wales, se maintint longtemps au Nord-Ouest de l'île et garda en anglais son nom: Cumberland. Dans le

¹ Cf. F. M. Stenton dans *Transactions of the Royal Historical Society*, 4^e série, vol. ix, 1926, p. 159-73.

Yorkshire même, le West Riding représente un petit État celtique, appelé Elmet au VII^e-VIII^e siècle.¹ Le Lancashire formait trait d'union entre le Wales et le Cumberland. En outre, il y avait des Bretons établis au Nord du *Vallum Hadriani*, donc en dehors des limites de la Bretagne romaine. Dans la vallée de la Clyde, les Bretons s'étaient insérés entre les Pictes et avaient fondé un royaume, le Strathclyde, qui subsista jusqu'au X^e siècle. Sa capitale a gardé en anglais le nom que lui donnèrent les Pictes ou les Scots: Dumbarton 'forteresse des Bretons'. Le Lothian, pays des antiques *Votadini*, était au VII^e siècle encore celtique avant d'être conquis et anglicisé par les Angles du Northumberland.²

Pour nous en tenir à la Bretagne romaine, la carte des cimetières saxons et anglais établie par Mr. Leeds (à la page 19 de son livre)³ justifie la limite tracée par lui (p. 39) entre la partie celtique et la partie germanique de l'île au milieu du VI^e siècle.

La région celtique peut être divisée en trois groupes:

1^o Au Sud du canal de Bristol: la *Domnonée*, qui comprend non seulement le Devon et le Cornwall, mais le Somerset et le Dorset (17,000K²), plus, peut-être, le Gloucestershire (3,300);

2^o le Wales actuel, qui comprenait, en outre, à l'Est, Monmouth, Hereford, Shropshire, Cheshire (19,300, plus 9,800 = 29,100K²);

3^o au Nord-Ouest: Lancashire, Westmoreland et Cumberland, dans le Yorkshire le West Riding (17,900K²).

L'ensemble monte à 64,000K², sur les 151,000 que renfermait le royaume d'Angleterre, 147,000 K², si l'on se rappelle que le Northumberland, pour les trois quarts, était en dehors de la Bretagne romaine. C'est plus des deux cinquièmes de la Bretagne romaine.

¹ En 946 Leeds, à 37 kl. S. W. d'York est à la frontière du pays des Cambriens et du territoire anglais (*Vita S. Kaddroe*).

² Voy. Haverfield dans *Cambridge Mediaeval History*, t. i, p. 391; Joseph Loth dans *Comptes rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions*, année 1924, p. 128.

³ Cf. la carte en tête de l'article, 'The West Saxon Invasion and the Icknield Way', dans *History*, vol. x, 1925, July:

Bien que réduits à un territoire un peu inférieur à celui qu'occupaient les envahisseurs, les Bretons, semble-t-il, n'avaient pas perdu l'espoir de rejeter les Saxons à la mer. Gildas rapporte une soi-disant prophétie saxonne pour prétendre que le séjour des étrangers en Bretagne durera 300 ans, dont la moitié d'occupation paisible. Une paix ininterrompue de 43 ans existant depuis la bataille du Mont-Badon, il en faut conclure que l'auteur du *De excidio Britanniae* s'attendait au départ des Saxons pour le milieu du siècle suivant. Bien que l'événement ait cruellement démenti cette prophétie, puisque, au VII^e siècle précisément, les Saxons coupèrent les communications entre les divers États bretons et commencèrent à les accabler successivement, l'espérance d'une revanche totale demeura pendant de longs siècles dans le cœur des Bretons. Elle se traduisit, longtemps après Gildas, par la croyance au retour miraculeux d'Arthur, croyance partagée au XII^e siècle même par les Gallois, les Cornouaillais, même les Bretons continentaux d'Armorique.¹

Un dernier problème, le plus intéressant de tous, est celui de l'influence des indigènes, des Bretons, sur les envahisseurs saxons, jutes, angles. Il importe de distinguer les temps et les lieux.

Dans la période de conquête violente, au V^e siècle, il ne me paraît pas douteux que les envahisseurs ont exterminé ou chassé la population indigène partout où ils se sont trouvés les plus forts. Ces peuplades cherchaient de nouveaux établissements. Elles se sont transportées en masse dans l'île, laissant désertes, au témoignage de Bède, les régions qu'elles occupaient en Germanie. Dans ces conditions les indigènes n'avaient à attendre aucune pitié des envahisseurs. Les Anglais, en ces temps-là, n'étaient pas partisans de la pénétration pacifique.

Dans l'Est et le Centre de l'Angleterre, il est invraisemblable que les Bretons aient pu demeurer, même comme esclaves. Le passé romano-breton fut balayé. Il est

¹ J. Loth, dans *Annales de Bretagne*, vol. ix (1893-4), p. 632.

significatif que, en dehors du nom de quelques villes, du nom de la Tamise, de celui de Kent, rien ne subsiste de breton ou de romain dans la toponomastique de l'Angleterre saxonne: les localités, les rivières mêmes, portent des noms germaniques.

Le nombre des mots latins passés en anglo-saxon est peu considérable et la plupart de ces emprunts avaient déjà été effectués sur le continent. Quant aux termes bretons empruntés par l'anglo-saxon, c'est si peu de choses que mieux vaut n'en pas parler.¹

A l'extrême fin du V^e ou au début du VI^e siècle, il se produit une accalmie, du moins entre indigènes et nouveaux venus, car les Bretons se battent entre eux et les envahisseurs font de même.

La lutte n'a vraiment repris qu'au début du VII^e siècle, lutte où les indigènes, sauf quelques victoires épisodiques et sans lendemain, ont eu le dessous. Au X^e siècle, sauf en Wales, les indigènes reconnaissent tous l'autorité du roi anglais. Sujets du roi d'Angleterre, les Bretons doivent être protégés par leur souverain.² Mais combien restait-il de Bretons au XI^e siècle?

Les luttes des VII^e, VIII^e, IX^e, siècles, &c. entre Anglais et Bretons paraissent féroces. Un exemple: peu après 776, Offa, roi de Mercie, écarte les Gallois de la Severn, les repoussant à 60 kl. à l'Ouest du fleuve. Il fait construire le célèbre Offa's dyke (Clawdd Offa), de l'estuaire de la Dee à l'embouchure de la Wye. Au siècle dernier il en subsistait encore des traces apparentes, remarque John RhÛs dans son livre *The Welsh People* (p. 140-1), publié avec Mr. Brynmor Jones.³ Or, au IX^e siècle encore, tout Gallois surpris en deçà de l'Offa's dyke pouvait être mis à mort.

Au Nord-Ouest, si le Cumberland a gardé un nom

¹ Voy. J. Loth, *Les Mots latins dans les langues brittoniques*, p. 49 et p. 53.

² R. Williams, dans *English Historical Review*, 1915. Au temps d'Alfred le Grand les quatre comtés de Dorset, Somerset, Devon, Cornwall font partie du *Wealcyn* (Earle, *Handbook to Land-charters*, p. 144).

³ Voy. aussi J. H. Hewlett, *Offadyke*, 1924.

révélateur de son origine, le pays a été fortement anglicisé à partir du X^e siècle par les Angles de Northumberland, puis, en partie, scandinavisé par les Norvégiens établis en Écosse. Seules les rivières gardent un nom celtique.¹ Le Strathclyde semble avoir conservé des traces de celticisme encore sous le regne du roi d'Écosse David I^{er} (1124-53).²

Au Sud-Ouest le Devonshire, et à plus forte raison le Somerset et le Dorset, ont été peuplés d'Anglais de bonne heure.³ Seul le Cornwall a maintenu sa celticité jusqu'au XVI^e siècle.

En vérité, la portion indigène de la Bretagne n'a subsisté, et partiellement, que dans le Wales, surtout le North-Wales, et c'est un petit territoire.⁴

Séparés des Anglais pendant dix siècles par des haines inexpiables, les descendants des Bretons n'ont pu exercer qu'une action secondaire sur l'ethnologie de l'Angleterre. L'homogénéité de la race anglaise, qui a frappé tous les anthropologues, est d'ailleurs la meilleure preuve qu'il y a eu peu de mélange de sang entre les envahisseurs saxons et les indigènes bretons.

Mais, si les Bretons se sont peu mêlés à leurs anciens ennemis, ils ont exercé une influence indéniable à titre *individuel* sur la vie économique, politique, intellectuelle de l'Angleterre, surtout à partir du XIX^e siècle. Au point de vue économique, un humoriste, anglais je crois, a pu dire que l'Angleterre a conquis la moitié du monde pour permettre aux Gallois et à d'autres Celtes, Écossais et Irlandais,

¹ Richard Ferguson, *History of Cumberland*, p. 148-56; H. M. Chadwick, *Some German River-Names* (dans *Mélanges offerts à Mr. W. Ridgeway*, 1903, p. 315); A. Mawer and F. M. Stenton, *Introduction to the Survey of English Place-names*, part I, Cambridge, 1928, p. 31 (par Eilert Ekwall).

² J. Loth, dans *Comptes rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions*, 1929, p. 156.

³ Cependant au VII^e siècle encore le celtique semble usité en Somerset. Voy. J. Loth, dans *Revue Celtique*, vol. xx, p. 340.

⁴ Voy. le travail de Mr. Trevor Lewis sur ce qui subsiste du parler gallois en Wales dans les *Annales de Géographie*, 19 Sept. 1926, p. 413-28.



de s'enrichir dans les affaires. Au point de vue politique et intellectuel, vous connaissez beaucoup mieux que moi-même l'influence des personnalités originaires des parties celtiques du royaume de Grande-Bretagne, et je n'insiste pas.

Les maigres résultats auxquels nous arrivons paraîtront sans doute décevants, déprimants. Plus d'un auditeur se sentira désappointé et aura le sentiment d'être comme appauvri. A tort, croyons-nous. Une fausse richesse n'est pas une richesse. Permettez-moi de vous soumettre un apologue. Un jour John Bull vit se présenter devant lui deux personnages. L'un était un homme d'aspect triste, ennuyé, ennuyeux, un *scholar* évidemment. L'autre un être somptueusement vêtu, à la voix sonore et mélodieuse. Tous deux lui firent un présent. L'homme triste lui mit un shilling d'argent dans une main, l'homme magnifique une pièce d'or dans l'autre. John Bull ferma les mains naturellement. A son réveil, lorsqu'il ouvrit la main qui tenait la pièce d'or, il vit que la guinée du diable n'était qu'une feuille sèche. Mais dans l'autre main le modeste shilling était toujours un honnête shilling d'argent. Je vous laisse le soin de tirer la moralité de la fable.

Il me reste maintenant l'agréable devoir de remercier la *British Academy*, dont la gracieuse invitation m'a permis de revoir l'Angleterre après vingt ans d'absence et m'a procuré l'honneur de faire votre connaissance.